

## LA SORTIE QUOTIDIENNE

De tempérament fragile, Kant aimait penser qu'il devait sa longévité (quatre-vingts ans) à son régime de vie inflexible. Il tenait sa bonne santé pour une œuvre personnelle : grâce à la discipline parfaite qu'il s'était imposée. Il se passionnait pour la médecine diététique, laquelle, comme il disait, n'est pas l'art de jouir de la vie mais de la prolonger.

Ses dernières années cependant, il accusait un fluide électrique dans l'air de lui gâter la santé, courant dont il affirmait qu'il était la cause de la mort d'un nombre incroyable de chats de Bâle, à la même époque. Il n'eut jamais de dettes, et le disait très fort à qui voulait l'entendre. Il ne supportait pas le désordre. Il fallait que les choses toujours soient à leur place. Tout changement lui était insupportable.

Un élève qui assistait régulièrement à ses cours avait, depuis toujours, un bouton qui manquait à sa veste. Un matin, il se rendit au cours avec un bouton neuf, ce qui troubla fort le professeur, dont le regard ne pouvait s'empêcher de revenir sur la veste du jeune homme et de fixer la protubérance nouvelle. La légende veut que Kant ait demandé à l'étudiant de bien vouloir arracher le bouton neuf. Il disait qu'il était aussi important d'apprendre une chose que de savoir, une fois

## MARCHER, UNE PHILOSOPHIE

apprise, où la classer. Il s'habillait toujours de la même manière. On ne lui connaissait aucune fantaisie.

Sa vie, ce point aussi est connu, était aussi réglée que du papier à musique. Il se faisait réveiller le matin à cinq heures. Jamais il ne fut levé après. Il déjeunait de quelques bols de thé, puis fumait une pipe, la seule de la journée.

Les jours de cours, il sortait enseigner le matin, puis reprenait sa robe de chambre et ses pantoufles pour travailler, écrire jusqu'à exactement une heure moins le quart. Alors il s'habillait à nouveau et recevait avec plaisir une petite société d'amis, pour parler de sciences, de philosophie, et du temps qu'il faisait.

Il faisait inmanquablement servir trois plats et du fromage, disposés sur la table (parfois quelques desserts), ainsi qu'une petite carafe de vin pour chaque convive. On parlait jusqu'à cinq heures.

Après, c'était l'heure de la promenade. Que le temps fût beau ou mauvais, il fallait la faire. Il l'effectuait seul, car il voulait, pendant tout le temps du trajet, respirer par le nez, la bouche fermée, ce qu'il pensait être excellent pour le corps. La compagnie d'amis l'aurait obligé à parler et à ouvrir la bouche.

## LA SORTIE QUOTIDIENNE

Toujours le même chemin, au point qu'on baptisât plus tard ce parcours dans le parc du nom d'*Allée du philosophe*. Une rumeur veut qu'il n'ait jamais altéré le cours de cet exercice que deux fois dans sa vie : pour pouvoir plus tôt se procurer l'*Emile* de Rousseau, et pour aller aux nouvelles, après l'annonce de la Révolution française.

Rentré de sa promenade, il lisait jusqu'à dix heures, puis se couchait (il ne faisait qu'un seul repas par jour) et s'endormait aussitôt.

Cette promenade sans éclat, sans grande union mystique avec la Nature, cette promenade sans plaisir, mais qui se donnait comme une obligation d'hygiène, cette promenade d'une heure, mais tous les jours, tous les jours sans qu'un seul jour manque, elle fait voir trois aspects importants de l'expérience de la marche.